

P O L A R

JOHN N. TURNER

Alabama
Shooting

 l'aube
NOIRE

ALABAMA SHOOTING

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2015
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1211-2

John N. Turner

Alabama Shooting

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Amérithrax,

l'Aube noire, 2014 ; l'Aube noire poche, 2015

Ce roman est librement inspiré de l'histoire vraie
d'une femme interpellée après une fusillade à l'université
d'Alabama à Huntsville, le 12 février 2010.

12 FÉVRIER 2010, JOUR 0, 18 HEURES 20.

Je ne comprends pas tout de suite, quand ils me font pénétrer dans le bureau du shérif, qu'ils souhaitent me garder. Je répète en boucle une petite phrase à laquelle je m'accroche comme une fillette à sa poupée : « C'est un accident... C'est un accident ! » Ma voix monocorde, mes intonations brisées soutiennent sans conviction mes mots décousus. Mon regard glisse sur le sol en béton gris, comme pour échapper à la présence humaine qui grouille autour de moi.

Mes souvenirs sont brouillés, mes idées confuses. Je suis hébétée. Je me souviens qu'à la sortie de la réunion du département, des étudiantes discutent dans le hall du bâtiment Franklin. Je reconnais une de mes élèves. Je lui emprunte son téléphone. J'appelle brièvement Richard pour lui donner rendez-vous sur le campus, comme chaque vendredi.

Je pousse lentement la lourde porte de verre et d'acier. Mes oreilles bourdonnent comme après un concert de hard-rock. Les sons extérieurs sont étouffés. Je marche jusqu'à l'arrêt de bus situé entre le bâtiment des sciences et le gymnase. Quelque chose de bizarre se déroule à l'intérieur des murs que je viens de quitter. Des véhicules de secours, des ambulances, des patrouilles de police fondent sur le campus, toutes sirènes hurlantes. Des étudiants se précipitent par les sorties de secours en criant, les mains

sur la tête. Je profite du spectacle, tranquillement assise à l'Abribus. Les voitures de police s'accumulent le long du bâtiment. Ça devient presque angoissant. Des uniformes sombres bondissent vers l'édifice en cours d'évacuation. Les véhicules d'intervention des SWAT arrivent en renfort. Les superflics harnachés en noir, masqués, bardés de fusils d'assaut, débarquent comme une armée de l'ombre. Ça commence à chauffer. Un hélicoptère de la police entame des cercles en basse altitude.

Depuis l'Abribus, je distingue les ambulanciers qui évacuent des blessés sur des civières. Ils courent. Richard n'arrive toujours pas. Je prends conscience que sa voiture a été bloquée par les barrages de police à l'extérieur du campus. Je marche tranquillement vers la sortie de l'université quand je remarque que mon ombre se découpe sous des flashes intermittents, bleus et rouges. Un véhicule de patrouille me suit. Je me retourne. Un flic me tient en joue depuis l'habitable. J'obéis à ses ordres secs. Je lève les bras. Je m'approche de sa voiture sur laquelle je pose lentement les mains. Le moteur tourne. Le capot vibre sous mes paumes dans la douceur du soir. L'immense gaillard extrait ses longues jambes du véhicule avec difficulté. Sans un mot, il me passe des menottes dans le dos. Il me demande mon nom. Je l'épelle.

« T-R-A-V-E-R-S. » Il le répète dans son micro. Il me fouille. Très rapidement, les ordres grésillent sur sa radio. D'autres patrouilles arrivent. Ils m'embarquent en compagnie d'un officier féminin.

Voilà comment j'atterris dans le bureau du shérif de la police de Huntsville. Je suis menottée par les poignets et les chevilles à une chaise métallique boulonnée dans le sol au centre de cette pièce meublée d'un simple bureau et ceint par des glaces sans tain. Dans la salle d'interrogatoire, il règne une agitation désordonnée. Des hommes en uniforme défilent sous le prétexte d'apporter des documents.

En réalité, ils sont curieux. Leurs sourires masquent mal leur avidité malsaine. Ils désirent me reluquer comme une bête, me dévisager sans vergogne, m'approcher à distance comme un enfant loin du feu. Ils veulent pouvoir fanfaronner à bon compte dans quelque rade miteux ou autour du barbecue en buvant une bière bien fraîche. Ils ont croisé leur trophée de police. Je n'ai jamais eu autant de succès auprès des hommes. Quand ils pénètrent dans la pièce surchauffée, il y a dans le regard de chacun un curieux mélange d'arrogance et de fierté. Mais ma présence les désarme. Ils semblent découvrir l'ordinaire et la fragilité d'une femme.

Les téléphones sonnent, les talkies-walkies grésillent, les portables tintent. Un homme à qui les flics s'adressent avec déférence s'assoit à califourchon sur une chaise, face à moi. Il dégage un petit côté play-boy avec ses cheveux bouclés plaqués en arrière, sa légère barbe de trois jours, ses yeux verts et son teint mat qui trahit un métissage incertain. Ses bras croisés sur le dossier exhibent deux tatouages à motifs floraux qui renforcent l'impression de masse de ses biceps qu'on devine soigneusement sculptés en club de gym. Son petit ventre rebondi tire légèrement sur les boutons de sa chemise. Il tient à la main un mug de café allongé et me dévisage en silence. Il se présente comme le lieutenant Davis, du Bureau des investigations criminelles du comté de Huntsville.

Il commence par me lire mes droits avant de m'avertir que je suis poursuivie pour trois assassinats au premier degré.

Je reste muette. Tout ceci n'a aucun sens. J'ai passé ma vie à construire une famille, à donner mon temps pour les autres, à me sacrifier pour guérir le monde de la maladie. Autant dire que je n'ai rien à voir avec cette affaire de meurtre. Mes dénégations véhémentes ne suffisent pas. Je ne peux pas lui dire tout le mépris que l'agitation désordonnée qui règne dans la pièce m'inspire. J'ai besoin de

concentration pour reprendre mes esprits. Je demande à rencontrer un avocat. Après de longues palabres, un jeune associé d'un cabinet spécialisé dans le droit des affaires qui a la malchance d'être d'astreinte se présente dans le bureau. Il est apprêté comme un jeune businessman en costume-cravate à rayures. Il m'observe avec un léger mépris. Il n'est pas très prolix. Moi non plus. Je lui clame mon innocence. Il ne semble pas s'émouvoir de ma situation. Les flics ont dû le baratiner. Il me conseille de me taire. Conformément à mes droits, je choisis donc le silence.

Le lieutenant Davis est contrarié par ma décision. La belle bête aux muscles burinés se mordille les lèvres. Ses espoirs d'un éclaircissement rapide de l'affaire s'évaporent. Le compte à rebours de la garde à vue est enclenché. Je suis à sa merci pour les soixante-douze prochaines heures. Il se lève, pose son mug sur le bureau derrière lui et ordonne l'évacuation de la salle d'interrogatoire d'un ordre sec. Il désire éliminer les parasites. Je me trouve face à lui et à la sergente Alicia Fernandez. Alicia est une petite femme d'origine portoricaine, autoritaire. Elle ne mesure pas plus d'un mètre cinquante-cinq mais ses traits émaciés durcissent son regard.

Le lieutenant Davis rentre lentement dans le vif du sujet.

« Savez ce que c'est, le plan écarlate, Joan ? »

Je suis crispée. Ma mâchoire reste serrée. Alicia me fixe de côté.

« C'est le plan que tout le monde redoute ici. Il se déclenche quand un tireur fou tape dans une foule. Quand ce mot retentit à la radio, on lâche les SWAT, on arrête tout ce qu'on est en train de faire et on file dare-dare sur les lieux de l'appel... Et aujourd'hui à seize heures et deux minutes, le dispatcheur du 911 d'Huntsville a déclenché le plan écarlate.

— Je ne vois pas en quoi je suis concernée.

— Laissez-moi continuer, on n'en est pas encore aux questions, Joan. Plusieurs appels paniqués provenaient du bâtiment Franklin sur le campus de la fac. D'après les premiers témoignages, une femme avait fait un carton dans une salle de réunion en sortant un flingue. Elle était brune, coupe au carré, la quarantaine habillée d'un jeans, d'un T-shirt rose et de baskets.

— Ce genre de description, ça peut correspondre à n'importe qui, lui dis-je sèchement.

— J'oubliais, Joan. Ça s'est passé dans votre département, avec vos collègues.

— Et alors ?

— Et alors, ça n'a pas l'air de vous émouvoir, d'apprendre que trois de vos collègues ont été abattus. »

Tu veux pas que je pleure non plus ?

Cette phrase me déstabilise : je tourne la tête en comprenant que ça va durer vraiment longtemps.

« D'un autre côté, je comprends, Joan, que ça ne vous émeuve pas qu'on découvre vos collègues dans une bouillie de sang et de cervelle, puisque le tireur fou est une femme que les témoins décrivent tous comme étant le docteur Joan Travers, une des professeurs du département des neurosciences. »

Je reste silencieuse.

« Le docteur Joan Travers, c'est bien vous, non ? »

Je n'ai pas de commentaire à faire. Ce sont des éléments factuels, rien de plus. Je dois reconnaître que tout n'est pas vraiment clair dans mon esprit. Ce qu'ils appellent la scène de crime ne m'évoque aucun souvenir. La salle 369B ? Je la connais fort bien. J'y ai passé mon oral de titularisation, il y a un an. Souvent nous l'empruntons pour nos réunions de labo. Comment aurais-je pu faire un froid carton dans une salle de réunion ?

Davis ne désespère pas. Il est tenace. Il dispose d'une petite pochette en carton que lui ont transmis les services

de l'identité judiciaire, remplie de photos. Il souhaite me remémorer la scène. Il me passe sous le nez des images insoutenables de cerveaux explosés et de corps allongés dans des mares de sang. Ce sont les corps de mes collègues qui se sont fait descendre. J'en ai des frissons. Quelque chose dissonne. Je découvre avec effroi ces photos obscènes. Je ne peux pas connecter ces images avec ma journée. Les flics me les imposent, comme pour me transformer en coupable. Je n'ai pas le choix. Si j'ouvre les yeux, elles sont devant moi.

Davis passe les images lentement sous mon nez. Il en interprète certaines; d'autres sont abandonnées au silence pesant qui étreint la pièce. On imagine facilement le claquement sec des coups de feu, le métal en fusion qui explose sur les cibles, l'odeur de la poudre et du sang, les cris des témoins, les tables qui se renversent, les victimes qui courent, les sirènes qui hurlent. Il cherche à obtenir de ma part un son, une approbation, un sourire, une grimace, une réaction. Je suis interloquée. Ce qui me choque le plus, ce sont les plans larges. On y distingue la salle de réunion 369B, que je connais si bien. Les murs aseptisés, maculés de sang, me ramènent à la réalité d'un carnage en règle. Les corps gisent dans des positions obscènes, ou affreusement défigurés. Les images ont été prises pendant les longues minutes de chaos qui ont suivi les coups de feu. Les tables sont retournées. Sur certains clichés, les équipes médicales s'acharnent encore sur certains corps déjà froids.

J'avais pas me déclarer coupable pour te faire plaisir!

Je n'arrive pas à comprendre la mécanique de cette journée. Je sens imperceptiblement que mon comportement irrite Davis, même s'il ne le montre pas. J'ai du mal à tout reconstruire. Ces corps ne me sont pas totalement étrangers. Je les connais. Ou plutôt je les ai connus, lorsqu'ils étaient vivants. Nous avons eu des relations confraternelles, amicales ou distantes. Nous avons bataillé ensemble pour le

renom de notre université. Je me suis confrontée à certains. Mais je ne me vois pas les assassiner. Je ne comprends pas pourquoi on cherche tout d'un coup à m'en attribuer la responsabilité. Les choses se sont passées trop vite. Trente à quarante secondes. De la poudre et du sang. Je ne peux pas me souvenir du déroulé de ces instants cruciaux où tout a basculé.

Nous nous enfonçons dans la première nuit de ma longue garde à vue. Nous glissons progressivement dans un jeu subtil du chat et de la souris. Le matou Davis me tient à sa disposition. Il joue avec moi à sa guise. Ses pattes me maintiennent à distance sans sortir les griffes, pour ne pas me blesser. Pas tout de suite. À un moment, il s'abandonne à une fausse confiance.

« Vous savez, Joan... je vous plains.

— Je ne demande rien de plus que ma libération. Il y a méprise. Je n'ai rien à faire ici.

— Je vous plains parce que vous avez commis un triple homicide et que vous vous y êtes prise comme une bleue! Vous vous êtes laissé arrêter comme une débutante. Et maintenant, vous me jouez le cirque du "je ne me souviens de rien". Votre avocat a été très maladroit. Votre stratégie vous mène droit au sinistre couloir de la mort! Quel jury peut avoir la moindre mansuétude, le moindre doute face à un comportement aussi abject? »

Il n'a pas tort, mais il n'a pas compris un élément essentiel. Je ne joue pas. Je ne suis pas au théâtre. Je tente de survivre face à des accusations terribles. Mais je n'ai aucun souvenir de cette journée. Même avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas l'aider. Il m'examine avec un regard presque implorant. Ses yeux deviennent plus verts avec la fatigue. Il me paraît sincère, mais comment puis-je croire que mon sort l'attendrisse?

Ne te laisse pas aller, Baby!

Ils m'ont capturée, certes, mais Davis ne me fera pas avouer trois crimes que je n'ai pas commis. Il m'entretient ensuite sur ses doutes. Je ne rentre dans aucune des cases bien délimitées qu'on lui a sagement apprises à l'Académie de police. Rien ne colle chez moi. Je suis une maman de quatre enfants, je suis éduquée, je travaille, j'ai un métier à haute responsabilité... mais je suis aussi cette femme menottée et penaude qui vient d'échouer face à lui. Rien ne colle dans le monde idéal et manichéen du lieutenant Davis que lui ont inculqué les beaux experts, les universitaires brillants de la criminologie. Il réfléchit. Il n'arrive pas à imbriquer les morceaux du puzzle. Ce n'est pas un accident qui a dégénéré. Ce n'est pas un *shooting* classique.

Je demande à accéder aux toilettes. Depuis le début de la soirée, je n'ai pas pu me délasser les jambes. Davis appelle les gardes. Ils défont mes menottes et m'escortent. Je suis tenue en laisse à un officier féminin qui pèse deux fois mon poids – et je ne suis pas mince. Je pisse la porte ouverte sous son regard sévère, les mains attachées à la longue chaîne qu'elle tient tendue. À mon retour, Alicia tente de me faire parler de ma famille. Elle a une voix fluette, mais son ton est sec. Je refuse de lui parler de mes enfants, de ma vie privée. De quel droit s'ingère-t-elle dans ma vie ? Qui est-elle pour s'immiscer dans mon intimité ?

Mon silence et mes dénégations finissent par créer une gêne. Mes deux interrogateurs échouent dans leur stratégie. La nuit avance lentement.

À un moment, la porte s'ouvre. Un agent en uniforme appelle le lieutenant Davis à la porte. Je me retrouve seule. J'en profite pour tenter de me remémorer ma journée. J'ai une conscience assez claire du début. À sept heures, j'ai réveillé les gamins, j'ai préparé les petits déjeuners au radar. À huit heures moins le quart, Keith, Taylor et Megan ont couru pour attraper le bus de ramassage scolaire. À neuf heures,

j'étais au labo. À onze heures et demie, j'ai assuré un cours au bâtiment Franklin. Introduction aux neurosciences. Les neurosciences, c'est ma madeleine de Proust. C'était mon sujet de thèse. J'aime ce cours d'introduction, parce que les étudiants qui y assistent sont un peu au-dessus de la moyenne du campus... Ils sont motivés par autre chose que la validation de leur présence. Ils ont envie d'apprendre. J'ai des étudiants en droit, quelques littéraires et des parcours atypiques qui ont besoin d'une onction scientifique. Ils ne dorment pas derrière leurs écrans, comme la plupart des crétins de première année de biologie que je récupère. La plupart de ces moutons sortis du lycée ont un quotient intellectuel inférieur à celui d'une vachette. Leurs parents se saignent aux quatre veines pour leur payer des études qui ne les intéressent pas. Ils consomment du prof. Ils assistent au cours comme ils achètent une vidéo sur internet. Je suis leur monitrice de colo. Je dois leur rendre l'apprentissage sympathique... Je hais ces consommateurs abrutis ! Ils me le rendent bien, d'ailleurs. Mais ce matin, c'était différent. J'ai ma vingtaine d'habitues. Mes chouchous. Le courant passe bien entre eux et moi. Je me souviens que j'ai terminé à midi et demie pile sur l'horloge de la salle de cours. J'ai eu l'impression baroque d'être arrivée à une étape de ma vie. J'ai rangé mon sac. C'était d'ailleurs assez bizarre : pourquoi avais-je apporté un sac aujourd'hui ? Érudant cette question, je suis rentrée à la maison, exténuée. Les gamins étaient à l'école. J'ai réchauffé un doggy-bag de pizza de la veille. J'ai mangé la tête vissée sur mon écran d'ordinateur portable. Richard discutait au téléphone dans son bureau avec un client. Il faut toujours qu'il braille quand il téléphone ! J'ai claqué la porte de la cuisine en hurlant pour qu'il se taise. J'ai travaillé sur mon projet de recherche. Ça n'avancait pas. La date limite approchait. J'avais une appréhension affreuse. Je comprenais que je n'arriverais pas à lever un centime de financement fédéral pour mon labo. J'avais cette boule qui

m'oppressait la nuit. Je redoutais de devoir démolir ce que j'avais passé cinq ans à construire. Fermer mon labo, virer mon dernier technicien et partir sur la route. À ce moment de la journée, j'ai eu un trou noir. Je n'y croyais plus. C'était la plongée dans le cercle académique infernal. Pas de publication, pas de finance. Pas de finance, pas de publication. J'étais en chute libre. Je n'arrivais plus à me raccrocher à un espoir, à me concentrer sur ces lignes qui portaient mon avenir et celui de ma famille. Je tapais des phrases vides de sens. À trois heures et demie, mon agenda électronique sonna. C'est un petit jingle de clochette. Je levai la tête et saisis mon sac. À l'intérieur, je sentis une masse métallique sombre. J'ai demandé à Richard de m'amener sur le campus pour ma réunion de département. Il s'exécuta en grommelant.

J'ai croisé mes collègues du département. Ravesh Ravshani est arrivé en claudiquant. Avec sa large bedaine, sa petite moustache et son haleine fétide, il ressemble à un petit fonctionnaire de la compagnie des Indes orientales. Il est suffisant et creux, mais il est le chef du département. Je dois passer sous ses fourches caudines. Enfin, je devrais employer le passé, parce qu'au vu des photos que les inspecteurs viennent de me montrer, je doute qu'il organise de nouvelles réunions. Je me suis assise entre lui et ma collègue Maria Mendosa, qui ressemble à toutes les vieilles Indiennes du plateau andin, petite et large. Elle est toujours souriante mais elle n'est pas fiable. Je la déteste. Je crois qu'elle aussi a tout fait pour m'exclure. Mes deux collègues masculins, Hall et Nakoda, se sont assis face à moi. D'autres professeurs et chargés de cours ont pris place autour de la table. Stephany, en fidèle secrétaire, s'est collée à Ravshani. Le gros Ravshani pérorait comme à l'accoutumée. Sa maîtresse servile et écervelée gloussait à chacun de ses jeux de mots stupides. J'étouffais sous la pâle douceur du soleil de février. Le soleil est déjà chaud en Alabama à cette saison. Il me

caressait le dos. J'avais l'impression étrange que je pouvais me regarder depuis l'extérieur de la salle. Je me demandais pourquoi j'étais venue assister à cette réunion. Les affaires administratives ne m'ont jamais passionnée. Surtout quand elles consistent à se répartir un gâteau auquel je ne peux plus toucher. Je n'ai plus aucun intérêt personnel à répartir le budget de l'année prochaine ! Ces embrouilles ne me concernaient plus. J'étais noyée. J'étais une petite fille au fond d'une mare. J'avais trop dérivé. J'étais loin de maman. C'est bizarre comme j'ai pensé à elle en pleine réunion. Je ressentais son absence à cet instant. Comme dans tous mes moments difficiles. J'avais besoin d'aide. Je n'osais pas l'appeler. Cela ne se mendie pas, l'aide. Soit ça vient spontanément, soit on se débrouille sans. Personne n'a bronché. Personne n'a levé le petit doigt quand je suis passée en commission de titularisation. Personne... Personne n'y pouvait rien d'ailleurs, mis à part moi. Je n'avais qu'une envie, c'était de fuir cette salle, de fuir ce monde duquel j'étais exclue.

Davis revient dans la pièce. J'ai l'impression qu'il esquisse un petit sourire de satisfaction. Il me lorgne, mais déjà un masque d'impassibilité s'est installé. Je découvre un grand professionnel. J'ai bien fait de m'en méfier depuis le début. Je comprends intuitivement qu'ils ont avancé dans leur enquête. Il ne se retient pas très longtemps.

« On vient de retrouver le flingue dans une poubelle. Dans les chiottes à côté du hall d'entrée du bâtiment Franklin. C'est pas une bonne nouvelle pour vous, Joan ! »

Je suis finalement assez soulagée intérieurement d'apprendre que cette arme est retrouvée, plutôt que de la voir servir à d'autres méfaits.

« C'est pas une bonne nouvelle parce qu'on a des empreintes et de l'ADN, et que ça va nous mener directement à vous ! »

Je reste mutique.